

ELLE

Je tire de toutes mes forces sur le rideau de la cabine d'essayage pensant qu'un des anneaux est resté bloqué, mais non, le tissu est juste trop petit pour obstruer complètement la vue. À contrecœur, je me vois donc contrainte de faire avec cette pseudo intimité pour me changer. Une fois en culotte, je regarde le jean sélectionné d'un air dubitatif. Je veux bien que la taille basse soit à la mode cette année, mais mon corps, lui, ne semble pas avoir suivi la tendance. De nature optimiste, je me lance tout de même à l'assaut de cette montagne de tissu bleu délavé. Je rentre un pied, puis le second, fait glisser le denim le long de mes mollets, rentre mes deux genoux quand soudain...ça bloque. Après avoir tenté d'étirer le textile au maximum, au point de suer à grosses gouttes, le constat est sans appel, plus rien ne bougera. C'est alors que, luttant pour me maintenir en équilibre, je pivote sur moi-même dans un mouvement artistique et me retrouve face au miroir, forcée à contempler mon reflet grotesque : le jean bloqué au dessus des genoux, les cheveux en pagaille et le visage cramoisi d'avoir fourni un tel effort. À mesure que je prends conscience de l'ampleur de mon échec, les larmes se mettent à couler. S'impatientant derrière le rideau, ma mère lance un :

- Alors ça donne quoi ?

J'essuie mes joues d'un revers de manche et lui réponds, m'efforçant d'atténuer au maximum les trémolos dans ma voix :

- Ça me boudine, je ne pense pas que je vais le prendre.

- Ok, bon, on va essayer d'aller voir dans d'autres magasins car je crois que c'était la plus grande taille disponible.

- Oui, oui, je sais bien maman...murmurais-je.

Bien décidée à fuir au plus vite ce miroir de malheur, je me hâte de remettre mon vieux pantalon parsemé de bouloches. Quand, occupée à me reboutonner, j'aperçois dans l'interstice créé par le rideau trop petit, une jeune fille en train de m'observer. Elle doit avoir approximativement 14 ou 15 ans, comme moi, mais c'est bien là notre seul point commun. Sa silhouette gracile et gracieuse se démarque dans les allées du grand magasin. Plantée devant les cabines d'essayage, elle me dévisage avec assurance, puis son regard descend le long de mon corps avec un petit rictus. Ses lèvres bougent comme si elle tentait de me dire quelque chose mais, dans le brouhaha ambiant, je ne parviens pas à l'entendre.

Je hausse les épaules pour lui signifier que je n'ai pas compris. Elle répète et cette fois-ci ses mots m'atteignent distinctement.

Grosse vache !

Folle de rage, j'ouvre brutalement le rideau mais, plus aucune trace de cette petite teigne, juste ma mère qui me regarde en écarquillant les yeux.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Rien, je suis juste fatiguée, on peut arrêter le shopping pour aujourd'hui et rentrer à la maison ?

Elle acquiesce et, me sentant contrariée, passe un bras autour de mes épaules pour m'escorter hors du magasin.

C'était ma toute première rencontre avec ma némésis.

Bien des années plus tard, je fais les cent pas dans les couloirs du bâtiment L de la fac en marmonnant quelques vers de Corneille. Plus que quelques minutes avant le début du cours de théâtre qui se tient tous les mardis matin en salle L114. Je me serais bien passée de ces instants de souffrance à lutter contre mon introversion mais, ayant déjà validé toutes les U.E. de cinéma, seule cette option me permettait de clôturer mon premier semestre en Arts du spectacle. Ma partenaire de jeu - alias ma meilleure amie Julie - se tient devant moi avec un large sourire destiné à me redonner confiance. Sa discrétion naturelle ne l'empêche pas de s'affirmer lorsque c'est nécessaire, ce qui lui rend la pratique du théâtre beaucoup plus aisée. Perdue dans mes pensées, je ne remarque pas immédiatement que la porte de la salle vient de s'ouvrir. C'est la voix stridente de Mme Bertaud qui me tire de ma rêverie :

- Entrez, entrez, je vous en prie...clame-t-elle à la horde d'étudiants qui s'est amassée dans le couloir étroit.

Suivant le ballet des élèves, je slalome entre les tables jusqu'à trouver deux emplacements libres. Julie, qui m'a emboîté le pas, s'installe à mes côtés. Après quelques minutes d'un bruit assourdissant, peuplé de tirage de chaises et d'ouvertures de trousseaux, le silence se fait peu à peu et la professeure prend place devant nous.

- Aujourd'hui comme prévu, vous allez passer par groupe de deux pour présenter votre interprétation de l'Acte 3 scène 4 du Cid. Des volontaires pour commencer ?

Alors que tout le monde fait profil bas, je me décide soudainement à lever le bras, comme ça, sans même réaliser ce que je fais, de manière quasi instinctive. Surprise par ma propre audace, je me tourne furtivement vers Julie pour guetter sa réaction. Bien que déstabilisée par mon comportement, elle hoche malgré tout la tête. Durant les quelques pas qui nous séparent de l'estrade, je me refais le film de nos répétitions et me remémore le plaisir que j'ai éprouvé à jouer, à incarner quelqu'un d'autre, à m'extraire de ce corps que je hais tant. La même phrase tourne en boucle dans ma tête : *tu peux le faire, tu peux le faire...*

- Comme je vous l'avais dit la semaine dernière, vous pouvez conserver le texte si vous le souhaitez, nous précise Mme Bertaud.

Je garde la feuille pliée dans la paume de ma main, intimement persuadée que je n'aurais pas à m'en servir. J'ai répété tant de fois les vers de Rodrigue que j'ai l'impression que je m'en souviendrai jusqu'à ma mort. Alors que je m'apprête à déclamer ma première tirade, je lève la tête et j'aperçois tous les regards posés sur moi. Tous et un en particulier qui semble me transpercer. Celui d'une jeune fille à la chevelure flamboyante installée au premier rang. Elle hausse un sourcil et chuchote à l'oreille de sa voisine en ricanant. Malgré les années, je la reconnais immédiatement, c'est la fille du magasin, celle qui m'a insulté. Les minutes s'écoulent et tout le monde s'impatiente, professeure comme élèves, mais les mots que je pensais gravés à tout jamais dans mon cerveau semblent s'être effacés. Prise de panique, les mains moites et la gorge serrée, je déplie fébrilement mon petit bout de papier et me met à lire d'une voix monocorde :

- *Eh bien sans vous donner la peine de poursuivre, assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.*

Julie m'observe incrédule et tente, tant bien que mal, de sauver les meubles, mais difficile de jouer la comédie quand c'est un mur qui vous donne la réplique.

Au bout de cinq longues minutes de supplice, Mme Bertaud nous interrompt :

- C'est bon merci, vous pouvez regagner vos places. Je vous mets 10 dit-elle dans une grimace évoquant tout à la fois le dégoût et la compassion.

La moyenne c'est généreux, compte-tenu de la piètre représentation que nous venons de donner, mais ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Je passe le restant de l'heure dans un état semi-comateux à ressasser les événements. *Qu'est-ce qu'il s'est passé, j'étais si confiante... Pourquoi ai-je perdu tous mes moyens ?* La sonnerie annonçant la fin du cours retentit et c'est là que je me souviens de la fille au premier rang. Je la cherche

frénétiquement parmi les élèves qui se ruent hors de la salle mais, encore une fois, ma rivale a disparu.

Une fois devenue adulte et entrée dans la vie active, je pensais ne plus jamais avoir affaire à elle, mais la vie en a décidé autrement. Un soir, alors que je suis affalée dans mon canapé, occupée à faire défiler mon fil d'actualité Facebook sur mon smartphone, je m'arrête sur une publication de la médiathèque de ma ville.

Concours de nouvelles. Profitez des beaux jours pour laisser votre imagination guider votre plume ! Le concours de nouvelles organisé par la médiathèque est l'occasion de faire ressortir l'écrivain qui sommeille en vous.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours ressenti le besoin de coucher mes pensées et mes émotions sur le papier, que ce soit par le biais d'un journal intime, de rédactions, de courriers ou d'articles. Ce post semble être le signe que le moment est venu pour moi de m'essayer à la fiction. Je me hâte de partager la publication sur mon mur pour annoncer ce projet d'écriture à mes proches. Je repose mon téléphone sur la table basse pour vaquer à mes occupations – vider le lave-vaisselle, étendre la lessive, faire manger mon fils - ce ne sont pas les corvées qui manquent en soirée. Une fois débarrassée de mes obligations familiales, je m'installe à nouveau dans le canapé et reprends machinalement mon téléphone. J'ouvre l'application et découvre cinq nouvelles notifications. Beaucoup de mes proches ont aimé et commenté ma nouvelle publication, mais parmi tous ces encouragements se cache un intrus. Un message déroutant posté par une personne qui ne fait pourtant pas partie de mes amis :

Tu te crois vraiment capable d'écrire une nouvelle ? Si j'étais toi je ne perdrais pas mon temps avec ce concours...

Sur la photo qui accompagne le message, je reconnais immédiatement la fille qui me harcèle depuis des années.

Outrée, je me précipite dans la cuisine pour alerter mon conjoint Lucas, occupé à préparer notre dîner. Pour toute explication, je lui colle mon écran de téléphone sous le nez.

- Ah tu vas participer à ce concours ? Super ! s'exclame-t-il.

- Non, mais ce n'est pas ça, lis le dernier commentaire, lui répondis-je excédée.

- Mais pourquoi tu as écrit ça ?

- Comment ça pourquoi J'AI écrit ça ?

Je retourne le téléphone vers moi pour relire le message et c'est à cet instant que je découvre incrédule qu'il a été posté depuis mon profil. *Quoi ? Comment est-ce possible ? Où est la fille ?*

Pour reprendre mes esprits, je décide d'aller me passer de l'eau sur le visage dans la salle de bain. Je m'asperge la tête durant de longues minutes avant d'oser enfin la relever. Ce que je découvre alors dans le miroir n'est pas mon reflet habituel mais cette jeune femme qui me suit depuis tant d'années. Cette nymphe à la chevelure d'un roux éclatant, aux traits fins et à la peau de porcelaine me regarde d'un air sévère en fronçant les sourcils. Je tends la main vers elle et, surprise, au lieu que mes doigts butent sur la surface froide de la glace, ils continuent de progresser de l'autre côté, comme si ma main plongeait dans un liquide aqueux. J'attrape alors le bras de la jeune femme et la tire hors du miroir pour la placer à mes côtés. Ce que je lis à présent sur son visage n'est plus de la haine mais simplement de la tristesse. Alors, je la serre aussi fort que je peux dans mes bras. Tellement fort que son corps finit par se fondre dans le mien.

En ce jour fatidique, j'ai fait le deuil de cette perfection inatteignable, de ces attentes insurmontables que je m'imposais, pour enfin être en paix avec moi-même. Est-ce que cette représentation de la femme parfaite a complètement disparu de ma vie ? Non, pas vraiment, sa petite voix sournoise hante encore parfois ma tête, mais plus le temps passe et plus je parviens aisément à la faire taire.

A présent dégagée du poids de mes propres expectations, je suis, j'en suis convaincue, au plus près de trouver le bonheur....